

Samedi 26 novembre 2005

Je souhaite pour nous tous que les deux années liturgiques à venir soient des années d'épanouissement, de lumière et d'amour. Nous terminons l'année A et nous commençons demain l'année B : le *Aleph* est une année d'adoration, d'admiration, et le *Beit* est plutôt une année d'intériorisation, de clôture de l'intimité pour nous ouvrir à des espaces dont l'ouverture dépend de la profondeur de notre intimité ; qu'il y ait en ces jours un repos dans le combat, que tout s'ouvre sans cesse au cœur de la grâce, de la vie divine, dans la présence de Dieu. La troisième année sera une année d'humilité, une année d'espérance : nous descendrons de notre chameau, comme Rébecca est descendue de son chameau pour vivre une grâce nouvelle...

Tout nous pousse donc à continuer notre méditation sur la sponsalité.

La lecture que nous venons d'entendre nous présente cette bête effroyable qui écrase tout avec ses dents de fer et de bronze. Les qualités de cette bête sont ses habitudes affinées, son habileté extrême. Les dents représentent les vertus (le sourire de Marie et le sourire de Jésus sont extraordinaires) ou, à l'inverse, les vices ; car on peut avoir une dentition très harmonieuse dans le mal et être très aiguisé dans la cruauté, dans l'hypocrisie. Cette bête à dix royaumes domine toute la terre, tous les vices de destruction, pour broyer, écraser l'humain, écraser le divin, écraser les sacrements, écraser tout ce que Jésus a apporté. La génération du Christ se termine sur la terre par une catastrophe que nous commençons à voir. Ce n'est pas un secret, Jésus n'a jamais dit qu'il terminerait la génération du christianisme par une splendeur, une charité, une foi ardente, un amour, une unité, une sainteté extraordinaire. Non, et pour Jésus c'est un bon signe : lorsque le mal apparaît dans toute sa splendeur, dans toute sa cruauté, dans toute sa puissance, lorsque la faiblesse se trouve là à l'état pur, victime, qu'il n'y a plus d'hommes forts, que tout le monde est sous la main de l'Anti-Christ qui est représenté par cette petite corne qui remplace trois autres (cela veut dire que l'Anti-Christ a toute puissance contre les trois premiers commandements : tout ce qui concerne Dieu, tout ce qui concerne l'image et ressemblance de Dieu dans l'être humain), à ce moment-là c'est un jour de grandeur pour nous.

Pauvreté sponsale et appel du corps

Mais l'évangile nous dit que ce n'est évidemment pas le moment de s'alourdir dans la débauche, l'ivrognerie et les soucis de la vie : tout ce qui nous ramène à nous, ce souci de sécurité pour soi, alors que l'homme est créé pour être tout entier démuné de soi-même par l'amour. Le fait qu'il soit masculin ou féminin inscrit cet appel dans son corps. Dès qu'il découvre spirituellement, métaphysiquement, et dans la lumière aussi ce dynamisme, cette force, cette puissance inscrite à l'intérieur de son corps, il découvre qu'il est fait pour être démuné et se retrouver avec une aide semblablement démunie comme lui. Tous les deux font la force de l'image ressemblance de Dieu dans l'unité sponsale. Nous arrivons jusqu'à cette nudité mutuelle, par un miracle il faut bien le dire, parce que nous nous sommes rencontrés avec nos défauts qui consistent à toujours vouloir essayer de se retrouver soi-même, se réaliser, pouvoir se trouver en toutes sortes de compensations. Nous n'y pouvons rien, parce que nous avons été blessés et nous avons besoin de nous retrouver, au milieu de ces dérapages par rapport à l'affectivité, à la sexualité, à l'amour, à la lumière, à la vérité et à la vie éternelle, par rapport aussi à notre vocation immortelle et à notre corps.

En hébreu, la nudité se dit au pluriel : *aruvim* : les nudités de l'homme sont tout ce qui représente la limite, la trahison, l'échec, la blessure, le dépouillement, l'insatisfaction, les pauvretés. Un des grands avantages du mariage est que si nous vivons la nudité mutuelle dans l'amour, dans l'unité et dans la lumière de Dieu, toutes nos nudités intérieures sont mises à nu. C'est dans la prière mutuelle, tandis que se réalise le profond abandon dans l'amour mutuel, que nous découvrons les pauvretés, les limites, les trahisons et les blessures qui font qu'il est si peu facile d'atteindre la perfection dans la transformation totale de l'amour avec la médiation de toute notre personne.

Dès qu'il s'agit de la communion des personnes, Dieu est impliqué, la lumière qui illumine la vie éternelle est impliquée, le cœur est impliqué, le corps est impliqué, et la différenciation sexuelle en particulier : tout est impliqué et le corps sert d'instrument, la foi et l'espérance servent de ressort, et la charité sert de carburant.

Perfection de l'unité sponsale et imperfection des personnes

Quand un époux et une épouse s'habituent à prier ensemble, surtout dans les moments de plus grande intimité, il n'y a plus aucune difficulté pour qu'il y ait miséricorde, pardon, amour, surabondance, bienveillance et complaisance, ce qui manque ordinairement. S'il n'y a pas la mise à nu de toutes leurs pauvretés, de leurs limites, de leurs blessures, il ne peut pas y avoir miséricorde, il ne peut pas y avoir cet enrichissement dans l'accomplissement de l'humanité intégrale qui se découvre être sans péché parce qu'elle est le nid de la perfection de Dieu. Il est curieux que l'union sexuelle vécue spirituellement, mystiquement, vraiment, totalement, permette précisément une introduction dans l'amour irréfondable de Dieu et l'irréfondable de nos désirs. C'est pour cela que lorsque nous préparons des jeunes au mariage, nous leur disons toujours : « Il ne faudra pas vous aimer parce que vous êtes amoureux, parce que c'est un amour capricieux, mais il faudra vous aimer parce que vous êtes miséricordieux. Il faudra vous aimer parce que vous avez cette capacité de puiser **dans l'unité des deux** ce qui vient compléter les défaillances de l'autre et vos propres défaillances. »

Dans la liqueur de l'unité sponsale, il y a toutes les réparations, toutes les rédempptions. Le salut n'est ni dans l'homme ni dans la femme, mais c'est à partir de l'unité de l'homme et de la femme qu'il y a une puissance obédientielle, c'est-à-dire une capacité, une ouverture à venir puiser dans l'humanité intégrale non blessée de quoi nous ouvrir à toutes les formes de la consolation, de la rédemption, de la miséricorde, de la surabondance, de la transformation. Le sacrement de mariage sert à cela, bien-sûr, parce que cette rédemption est là à l'état pur dans la présence vive, lumineuse, réelle du sacrement de mariage, qui ne se réalise qu'à partir du moment où les deux ne font qu'un dans l'intention du sacrement.

Nudité sponsale et prise de conscience

Nous avons vu les fois précédentes comment à partir de la nudité faire pénétrer le sacrement qui irrigue et répare. La sponsalité est très belle : elle est ce fait que nous soyons époux ou épouse, que nous soyons perdu dans ce qui dépasse et l'époux et l'épouse dans l'unité des deux, et que nous découvriions notre nudité mutuelle dans le sacrement. En dehors du sacrement, par les lois naturelles, il est strictement impossible de découvrir la nudité mutuelle, à cause des feuilles de figuier. Mais avec le sacrement, cette prise de conscience devient possible.

Mais le mariage n'est quand même pas le paradis, tout n'est pas idyllique, ce serait plutôt le Golgotha, la descente aux enfers. Pas tout le temps pour vous ?! Mais pour les autres, c'est très difficile, crucifiant : il y a des échecs, des désespoirs, on a toujours l'impression qu'on ne va pas y arriver : « J'ai tellement donné, mais je ne peux plus, je sens mes limites, j'ai pardonné, mais là je ne peux plus, j'ai aimé, résisté, patienté, mais je me passionne pour quelque chose d'autre, pour quelqu'un d'autre ». Alors il y a des infidélités, et des compensations : puisque je ne me sens pas capable de recevoir la pureté de l'amour de l'autre, je vais chercher des compensations, je vais rentrer dans l'ivrognerie, je vais avoir le souci de rechercher le plaisir, même avec mon conjoint, et il y a une réduction à l'objet de l'autre pour réaliser une troisième réalité qui relève d'une bête avec des dents de bronze et de fer qui broie tout.

Fragilités et indissolubilité

Quand on se marie, on se met dans l'unité sponsale devant Jésus, devant l'Immaculée, devant toute la Jérusalem céleste, le ciel est ouvert, qui fait descendre en nous une alliance pour qu'on ne tombe jamais dans cet échec total, et on se promet fidélité, unité, indissolubilité, fécondité, sacramentalité. C'est très beau, parce qu'on sait très bien qu'on restera fidèle jusqu'au bout, même si on sait très bien que ce ne sera pas toujours commode dans le temps, parce que la cruauté revient vite : une femme féroce est horrible, et un homme violent et destructeur est terrible aussi. Mais on se le promet quand même, et Jésus donne dans le sacrement de quoi réparer tout le temps à sa source tout ce qui pourrait faire venir ce genre de drames, de destructions, de fêlures, et élargir les abîmes de la séparation.

J'aurais aimé que le Seigneur nous aide aujourd'hui à comprendre que quand on se marie, quand on aime et qu'on est aimé, quand on s'est unis et que Dieu s'est engagé, cet amour-là est indissoluble, indestructible. Il peut y avoir des destructions sur le plan psychique, sur le plan sensible,

sur le plan du ressenti : ce n'est pas grave. Mais sur le plan du cœur, sur le plan du don et de l'accueil du don dans l'unité des deux en Dieu, l'amour est indestructible et on peut le retrouver tout le temps. C'est pour cela que ceux qui sont mariés dans un sacrement (les chrétiens par exemple) ont beaucoup de chance, parce qu'ils peuvent dès qu'ils le veulent retrouver cette indissolubilité, cette indestructibilité et la faire descendre dans toutes les parties de leur unité profonde d'homme et de femme dans la communion des deux. C'est très efficace.

Un mariage célébré à la synagogue réalise aussi une union indissoluble dans la grâce messianique et en Dieu. Les mariés peuvent toujours trouver dans cette union dans la grâce messianique, dans la Source maternelle divine de la Jérusalem d'en haut (cela fait partie du mystère d'Israël et de la foi d'Israël), de quoi nourrir, bétonner, réparer, miséricordier, relever, transformer, toutes ces tendances que nos blessures font surgir au fur et à mesure et au long des jours.

Ces blessures que nous avons vis-à-vis de notre moitié sponsale, de notre époux, de notre épouse ou de l'unité des deux s'originent dans l'enfance

Il est extraordinaire de saisir cette loi de la nature :

Quand nous assumons entièrement de l'intérieur la solitude habitée, vivante, spirituelle et divine de l'autre, dans notre solitude vivante, spirituelle et divine assumée, en nous-même, lorsque les deux solitudes habitées s'assument l'une l'autre dans une unité, une profonde communion des personnes, nous passons de l'âge adulte à une redécouverte de notre jeunesse ; lorsqu'un petit ménage de soixante-dix ans se retrouve dans cette assumption de cette solitude vivante habitée de l'autre en Dieu, il se retrouve à l'état de pure jeunesse ; la solitude est liée à l'état adulte : la responsabilité vis-à-vis de la création du monde et de Dieu.

La nudité correspond quant à elle aux temps de la découverte et de la formation de la signification sponsale du corps dans son extériorité et dans son intériorité, pendant la période de l'adolescence et de la puberté.

L'unité appelle à se dépasser jusqu'au bout dans l'obéissance, la lumière de la conscience de raison, et de la conscience spirituelle, de la liberté dévoilée de l'âge de raison : nous nous retrouvons en ces instants-là spirituellement et mystiquement très proches de l'état de l'enfant.

Et si nous allons jusqu'au bout du sacrement, nous nous retrouvons à l'état originel. Ainsi se résume le processus de maturation de l'unité des deux.

A cause de ce phénomène, nous expérimentons que plus nous grandissons, plus nous mûrissons dans l'amour, plus il y a abandon et interdépendance : l'enfance apparaît, nous sommes conçus comme un être nouveau, nous sommes au terme, au sommet ou au centre de cet état où nous sommes en conjonction avec le Créateur, où nous devenons donc pro-créateurs, et nous pouvons concevoir un quatrième être : nous deux avons conçu un troisième être dans l'unité des deux, et quand nous revenons dans cet état extraordinaire que donne la grâce, que donne l'unité sponsale, que donne l'innocence dans la nudité et la pauvreté, dans le dénuement, dans ce caractère complètement instrumental où il n'y a que l'amour qui nous meut, à ce moment-là il n'y a plus que Dieu qui nous meut, et il y a la possibilité de la procréation et la fécondité.

Agapè et Pneumato-thérapie des blessures par la vie sponsale

Mais nous voyons bien que toutes les étapes de la vie humaine : la conception, la naissance, l'enfance, l'adolescence, la puberté et l'âge adulte, se retrouvent dans l'unité sponsale, et toutes les blessures qui ont été traversées depuis la conception vont réapparaître dans le rapport mutuel de l'unité des deux. Il va y avoir des frigidités, des glaciations, des violences, des pulsions, des compulsivités, des fantasmes, le 'vélo' de l'imagination, le cheval qui galope. Des bouffées émotives contradictoires arrivent d'un seul coup, sans que nous nous y attendions.

Le sacrement de mariage est aussi là pour réparer toutes les blessures infligées à l'amour au cours de la croissance du corps et de la signification sponsale du corps masculin et féminin depuis la conception, et qui se manifestent à travers ces épreuves. Il ne faut pas en avoir peur : elles viennent peut-être un peu de l'autre ? Elles viennent certainement de nous-même ?! Mais elles ne viennent pas de l'unité des deux : elles viennent des blessures qui sont infligées et que nous portons dans notre

mémoire sponsale au cours de notre formation, cette libération des libertés masculines et féminines qui ne se sont pas faites quand nous étions enfant.

Quand nous sommes amoureux, par exemple aux jours où nous avons bloqué notre développement masculin ou féminin d'adolescent en période de contre-dépendance, nous avons eu alors du mal à dépasser le douzième degré de l'amour entre le petit homme et la petite fille, ce qui nous a fait déraiper dans un amour psychologique de type passionnel. Si nous grandissons, si nous creusons, si nous persévérons, si nous patientons, nous allons peut-être aller au treizième ou quatorzième degré (dominés par le sentiment irascible de colère, ou celui, concupiscible, de haine), et nous allons croire que l'amour n'existe plus ; pourtant St Thomas expliquerait que cette haine passionnelle reste une forme d'amour exprimant un désarroi face à une unité sponsale qui ne s'exprime pas spirituellement par la sexualité dans la signification sponsale du corps. La tristesse domine alors la relation pendant une période qui durera parfois deux, trois ou quatre ans, après laquelle dominera plutôt un climat de tentation de fuite passionnelle : la fuite signe sans aucun doute une forme d'appel à un amour spirituellement plus profond et plus intégral dans l'union conjugale, l'union sponsale, dans l'union avec l'amour inépuisable de Dieu, avec l'alliance de l'amour de l'instant présent et l'amour éternel du ciel à la terre. Et nous ne serions pas féminin ou masculin si nous n'aspirions pas à cela.

Refoulements et perversions anciennes, frigidités sponsales futures

Nous ne pouvons pas non plus refouler la sexualité en disant que c'est trop difficile. J'ai demandé un jour à un ami comment il avait fait pour réussir HEC, et il m'a répondu : « C'est très facile, à quinze ans, j'ai pris un sabre [ne faites pas pareil !] et je me suis coupé invisiblement ici [sous la poitrine, comme un saucisson] en disant : maintenant, je ne vivrai que d'ici jusqu'à là-haut, et tout le bas, rien. Et effectivement, à partir du moment où j'ai fait cela résolument, j'ai pu rassembler toutes mes forces pour réussir. » Oui, il a réussi au niveau professionnel, mais il faut voir l'épouvantable répercussion sur son ménage, sur l'enfant. Je crois que je n'ai jamais vu pire, et pourtant on en voit des horreurs !

Nous ne refoulons pas cet appel à l'amour, nous n'avons pas peur d'aimer, nous n'avons pas peur d'être à nu, nous n'avons pas peur de nos faiblesses, nous n'avons pas peur de nous perdre.

Que peut-il donc se passer si nous n'avons pas aimé pendant toute une période de notre vie ?

Par exemple, si on m'a dit à partir de l'âge de quinze ans : « Il faut que tu travailles, il faut que tu réussisses tes études », si pendant sept ans je n'ai jamais voulu regarder qui que ce soit ; si, ensuite, je tombe amoureux (me disant : « Finalement j'ai bien fait de préparer le terrain pour que nous puissions vivre ensemble quelque chose de beau, de grand, mais de stable aussi ; j'ai été merveilleusement prévoyant) ; et je me marie à l'âge de 28 ans avec une femme magnifique, parfaitement accordée, avec la grâce de Dieu, et que nous vivons ce mariage de la façon la plus forte possible ... Comme c'est curieux ! Au bout d'un certain temps d'unité, d'intimité, de prière commune, je rencontre une jeune fille de dix-neuf ou vingt ans sur laquelle je fais une fixation affective. Que m'arrive-t-il ? J'en pince pour Iphigénie, elle me rafraîchit le cœur ! J'ai la tentation psychologique de croire que finalement c'est cette nouvelle personne que j'aime, et que je n'ai jamais vraiment aimé ma moitié sponsale.

Ce phénomène est très curieux : je vais faire des fixations affectives sur des personnes qui étaient pleinement réveillées dans leur affectivité, de manière ordinairement assez saine, à l'âge où j'étais complètement refoulé : cette personne-là réveille mon cœur qui n'aimait pas quand j'avais vingt ans. Si je rencontre quelqu'un qui réveille un amour pur, je vais forcément faire des fixations affectives et croire que je suis amoureux, parce que j'ai eu des blessures (en étant un refoulé ou au contraire un corrompu, dans les deux cas j'ai tout détruit). En fait je ne tombe pas amoureux, mais je découvre au contact de cette personne-là que j'ai un cœur de vingt ans que je n'avais encore jamais connu. Maintenant j'ai trente ans, ou quarante, ou cinquante (le démon de midi existe : en plein soleil, les hommes de cinquante ans font des fixations affectives de tous les côtés, c'est merveilleux).

Il ne serait pas très intelligent de la part de l'épouse de dire à ce moment-là : « C'est terrible ! Et moi, de quoi ai-je l'air dans cette histoire ? ». Ces fixations affectives ont leur part de trésor : cela prouve que notre cœur cherche la guérison. Si de l'âge de quinze à vingt-deux ans, mon épouse s'est

elle aussi complètement coincée pour pouvoir réussir, son cœur de quinze à vingt-deux ans ne m'aime pas, et je ne l'aime pas avec mon cœur de quinze à vingt-deux ans. Or nous devons nous aimer avec tout notre cœur, toute notre vie, toutes nos puissances.

Rajeunir l'amour sponsal par la fidélité du cœur retrouvé

Et je rencontre Iphigénie : « Quelle déesse, quelle pureté ! ». Lors des préparations au mariage, nous prévenons toujours les fiancés : « Ça va vous arriver au moins quatre ou cinq fois (sinon, il y a un problème), mais quand ça va vous arriver, ne prenez martel en tête : laissez-vous découvrir que vous avez un cœur de vingt ans nouveau. Une fois que cet amour amoureux sensible vous aura réveillé dans quelque chose qui avait été massacré, le soir, avec ce cœur réveillé par Iphigénie, tournez-vous vers Caroline votre épouse pour lui dire : « C'est Caroline que je préfère ». C'est grâce à Iphigénie que vous allez aimer Caroline d'un amour toujours plus nouveau, toujours plus jeune.

Je passerai sur les détails concernant les conseils que nous donnons sur le type de fixations affectives : certaines fixations affectives ne doivent pas durer plus de deux jours sans faire un acte de recentrage dans l'unité sponsale ; d'autres ne doivent pas durer plus de vingt-deux jours ; et d'autres enfin, plus de neuf mois (elles ne sont pas de même nature, mais ce n'est pas ici le sujet).

Prenons un exemple : un prêtre de paroisse est dans le célibat, il s'offre dans l'amour sponsal du Verbe incarné, la féminité de la grâce incarnée presque visible à ses yeux, sensible. Depuis qu'il a l'âge de cinq, six ou sept ans, il veut être prêtre, alors il a fait très attention, il a été parfaitement chaste, ce qui est très bien parce que sa virilité se met en place de manière forte et pressante, c'est un homme viril (malheureusement nous ne sommes pas tous comme cela, mais la grâce aidant ça devrait être cela). Et parmi les paroissiennes, une reine est là, il y est sensible. Le soir, pendant sa prière : « Dieu viens à mon aide, Seigneur à notre secours. Gloire au Père, au Fils et au Saint Esprit », il a le fantasme d'Iphigénie dans sa tête. Ces fixations affectives sont un très bon carburant, elles ne sont pas des tentations (ce n'est pas le démon qui provoque cela). Du coup le soir, quand il dit la messe, quand il réalise que son cœur s'est réveillé, que son corps s'est rafraîchi, que son affectivité s'est ouverte, il dit : « Merci Seigneur, mais c'est Toi que je préfère ». Du coup son amour pour Jésus ne cesse de se rajeunir et de se viriliser. Il est terrible pour des prêtres ou pour des maris de ne pas être virils (je parle de virilité affective). Il ne faut pas prendre tout ce qui nous arrive comme des tentations, comme des fautes qui culpabilisent, comme des trahisons insupportables, mais comme un carburant.

Sponsalité et croissance

Quand dans la nudité mutuelle des blessures se mettent à jour : une exaspération, une distance, une froideur, un rejet, une incapacité à continuer, une colère irrationnelle... mais ça ne va pas toujours jusque là, pas besoin d'attendre l'arrivée d'un dragon avec des dents et avec des cornes ! : quand nous ne sommes pas entièrement dans l'extase, quand nous ne sommes pas emportés dans le ravissement surnaturel, quand nous ne sommes pas emportés dans la Jérusalem spirituelle sur la base de l'unité dans laquelle nous nous sommes écoulés délicieusement dans l'unité des deux, quand un égoïsme apparaît, ou une petite peur, ou une angoisse, il faut comprendre que c'est tant mieux, parce que si nous arrivons à assumer ces peurs, cette angoisse, cette distance, cette exaspération, cette colère irrationnelle (toutes choses qui sont toujours perceptibles à l'autre, qui s'expriment toujours dans l'unité des deux grâce à la nudité intérieure d'un corps qui parle toujours très fort), si nous la retrouvons, si nous la reprenons en main, nous vivons un événement analogique, nous revivons un manque d'amour qui nous a blessé, qui nous a arrêté et qui nous a fait dévier de la voie libre vers l'amour sans obstacle, une blessure qui date ou de notre adolescence, ou de notre enfance ou de notre conception.

Il va falloir apprendre à vivre cela dans l'unité sponsale, dans le sacrement, en présence de Jésus, en présence de Marie, en présence de la Jérusalem céleste, en présence du Père : « Celui qui a le Père a le Fils, celui qui a l'Époux a l'Épouse ». Et si nous vivons cela à travers la grâce en retrouvant notre mère, en retrouvant la femme, en retrouvant la grâce à l'état pur, à l'état parfait, en retrouvant la Jérusalem spirituelle vers laquelle nous courons tous les deux, pour nous en abreuver, pour l'offrir, pour nous plonger dedans, pour nous écouler délicieusement en notre blessure dedans cette grâce de la

Transactuation surnaturelle sponsale, nous trouvons une guérison de notre blessure d'origine, et toutes les blessures d'origine touchent l'identité masculine ou l'identité féminine, l'identité tout court.

L'introduction générale est terminée !

Spécifier les grands moments et étapes de la vie commençante.

Grâce au mariage, nous redescendons jusqu'à Dieu dans notre origine, et c'est par la cause finale que nous allons redescendre dans notre origine et que nous allons traverser toutes les blessures d'amour, tous les manques d'amour, pour retrouver la plénitude de l'amour dans l'unité des deux. Le sacrement de mariage est très fort pour cela. Ne faites surtout jamais de psychothérapie ! Dans l'unité sponsale, c'est une Agape-thérapie, et les choses sont à nu : *Avourim*.

Question : « En dehors du sacrement de mariage, comment guérir de ces blessures ? ».

- Je suis célibataire, je n'ai pas le sacrement de mariage, mais je sais que le sacrement de mariage existe, et je vis du fruit du sacrement de mariage. Une fois que nous aurons bien vu le sacrement de mariage, nous verrons comment le sacrement de mariage offre sur un plat de diamant, d'or et de lumière le fruit du sacrement à tous les autres, pour qu'ils en vivent dans la signification sponsale de leur corps, car toute vie humaine a heureusement une dimension sponsale.

La manière dont l'homme et la femme dans l'unité sponsale ont présidé dans la liberté originelle d'innocence divine à la conception de leur enfant va conditionner le climat de l'identité de l'enfant.

Conception

C'est bien dans l'unité des deux qu'il va y avoir, lorsque l'homme et la femme se disjoignent, une unité symbiotique entre la mémoire d'amour de l'époux et la mémoire d'amour de l'épouse à travers cette tension intergamétique dans le ventre maternel, jusqu'à ce que se réalise le début de la fécondation. Cette tension intergamétique de l'amour de l'époux et de l'amour de l'épouse sous un mode de mémoire biologique porté par la présence attentive de la Sagesse créatrice de Dieu, va aboutir au bout de trente trois heures – traduisez sous l'ombre de saint Joseph, de la paternité de Dieu – à la création de l'être nouveau qui apparaît- vous le savez - dès qu'apparaît le génome. C'est que le conditionnement d'amour de l'époux et de l'épouse trouve dans cette tension intergamétique de quoi être conservée vivante et gardée par la paternité de Sagesse divine du Créateur :elle porte cet enfant à une certaine capacité d'amour qui sera plus ou moins grande. Il n'y aura jamais de blessure dans une conception, même en cas de viol, même s'il y a beaucoup d'amour de l'épouse et moins d'amour de l'époux, et c'est cette somme d'amour portée par la présence créatrice de Dieu qui va présider au climat de la création d'amour sans limite de Dieu dans le génome. L'amour symbiotique sera parfait, parce que dans la tension intergamétique il n'y a plus ni la signification sponsale de l'homme, ni la signification sponsale de la femme : il n'y a plus que la signification sponsale de l'unité des deux, mais il y aura plus ou moins d'amour recueilli dans cette tension intergamétique de l'unité sponsale pendant ces trente trois heures de fécondation.

Notre vie va donc être consacrée par ce conditionnement, lui-même entaché du péché originel. Le péché originel vient de ce qu'il n'y a pas une plénitude d'amour de l'image et ressemblance de Dieu dans l'amour créateur de Dieu : il y a une perfection d'amour, mais une insuffisance dans cette quantité amoureuse. Il n'y a pas de manque dans la conception parce que Dieu remplit tout (sinon il n'y aurait pas de liberté originelle), mais du côté des parents oui, il y a toujours un manque, et c'est ce qui conditionne, dans notre participation au péché originel, notre tendance à aller chercher ce qu'il aurait pu y avoir de l'amour de l'homme et de la femme dans ce qui a présidé à la conception.

Vie et conscience d'Amour embryonnaire

Aussitôt créé, l'enfant va multiplier ses cellules à une vitesse considérable, se transformer en cosmonaute, et arriver au bout de huit jours dans la paroi utérine. Ce moment est très beau ! Quand il arrive sur la paroi utérine, il est organisé dans la présence du DNA du père et de la mère et de son propre DNA à lui. Sa mère reconnaît que ce n'est pas son propre DNA à l'état pur, donc elle essaie de détruire cet enfant qui se pose sur sa muqueuse utérine, mais l'enfant secrète un message à sa mère : « C'est ta moitié sponsale et toi-même qui êtes là », défendant l'unité sponsale en frappant à la porte. S'il y a un minimum d'amour de la femme pour cette unité sponsale, elle s'ouvre, et recueille l'œuf dans la paroi utérine. Mais beaucoup d'œufs disparaissent à ce moment-là, parce que la mère n'aime pas d'un instinct divin métaphysique : elle n'a aucun amour pour son unité sponsale, elle se ferme et l'œuf ne rentre pas.

Il y a une première séparation pour rentrer dans la muqueuse utérine, puis quatorze jours après une seconde séparation pour que cet œuf se libère à nouveau et rentre dans la muqueuse amniotique. Au long du processus de la formation de l'enfant dans le sein maternel, il va y avoir sans arrêt séparation, attachement, nouvelle séparation, nouvel attachement, mais à chaque fois avec un enrichissement nouveau. La séparation est liée au père. Au huitième jour, j'arrive sur la muqueuse utérine et ma mère me dit non parce qu'il y a le père. Le père est toujours à l'origine d'une réaction de séparation, le père me sépare toujours du fusionnel avec le père et la mère pour pouvoir rentrer profondément ; moi-même, j'ai fait ce que je devais être : j'ai aimé mon père, je l'ai défendu, et ma mère m'a accueilli dans son unité sponsale.

Tous les phénomènes biologiques humains sont liés à une activité spirituelle.

Il ne faut pas dire que l'enfant, dès le premier jour, n'a pas de liberté. Il a une conscience d'amour très forte et perçoit donc très bien tout manque d'amour. Il perçoit aussi très bien cet amour qu'il est dans l'acte créateur de Dieu.

Toute séparation permet et fait bondir la vie pour une réintroduction, un nouvel attachement plus grand, plus profond, qui lui-même va engendrer une nouvelle séparation (liquide amniotique) pour une unité plus grande et une formation plus grande. Un moment très important est celui où l'enfant commence à entendre la présence du père par le sens de l'ouïe, à la huitième semaine, avant la fin du deuxième mois. Si le père et la mère ne se respectent pas, l'enfant l'entend très bien, cette fois-ci avec ses sens externes. Mais le plus souvent, cela produit beaucoup d'amour, parce qu'entendant la voix de son père, et il commence à bouger pour aller du côté de son père, se séparant de sa mère dans le ventre. Toutes les femmes qui ont été enceintes le savent bien : le père parle à l'enfant d'un côté, puis il sort du lit, se met de l'autre côté, appelle l'enfant : « c'est papa, je suis là » et l'enfant bouge, il commence à prendre ce sens d'être lui-même dans la séparation de la mère puisqu'il sortira un jour.

Naissance et amours séparants

La séparation de la naissance est une souffrance, mais une souffrance qui est vécue dans la présence d'amour de Dieu, la présence de Noël par exemple : quand Jésus est né, l'amour entre Joseph et Marie est tellement fort qu'ils ont été physiquement transfigurés et que Jésus est né à travers eux, comme Il est passé à travers les portes du Cénacle, sans les abîmer. Mais si la séparation n'a pas lieu dans cette plénitude d'amour, dans cette unité sponsale transfigurée, la souffrance de la naissance sera plus grande. En tous cas, cette séparation de la mère dans la naissance est faite pour retrouver la mère corps à corps, extériorité à intériorité.

De la conception jusqu'au huitième mois environ après la naissance, il y a une *phase symbiotique* : l'enfant est en symbiose avec la mère, et cette symbiose est conditionnée par l'intensité d'amour qu'elle peut avoir avec le père. Cette symbiose sera plus ou moins bien vécue selon qu'il y a eu affection, attention, admiration, sacrifice, présence mutuelle, prière. Il est bien évident que quand nous nous retrouvons dans le sacrement et que nous vivons pleinement, mystiquement et sensiblement de l'unité des deux en Dieu, nous réparons toutes ces blessures-là qui sont évidemment les plus difficiles à atteindre, parce que nous ne nous en souvenons pas.

Pendant la phase symbiotique, l'unité n'est pas fusionnelle : l'unité est amoureuse, personnelle, mystique et biologique en même temps. Le fusionnel est purement métapsychique : pour

me calmer et me déresponsabiliser, je rentre dans une unité fusionnelle avec quelqu'un d'autre. Le fusionnel est psychologique, un amour de similitude, tandis que tous les amours naturels de l'enfant, de l'homme et la femme sont des amours d'ordre sponsal, qui relèvent de la complémentarité. Ils impliquent donc une séparation et une unité avec quelque chose qui exprime toujours l'altérité (je suis quelqu'un d'autre).

Après la phase symbiotique, vient la *phase dépressive*. L'enfant sort de cette symbiose avec la mère et à travers la mère ce rappel de l'unité que lui-même lui a induit avec son père dans toute sa peau, dans toute sa chair de femme. C'est le moment où l'enfant ne veut pas aller dans les bras de quelqu'un d'autre, et où il fait ses premières maladies. Si pendant la phase dépressive l'enfant est systématiquement mis entre les bras d'une nourrice, du voisin ou de la voisine, il va y avoir des difficultés qui vont rejaillir dans le mariage futur de l'enfant.

Après la *phase de dépendance*, il va y avoir d'un seul coup la *phase de contre-dépendance*, jusqu'à l'âge de deux ou trois ans :

« Maintenant, pour faire plaisir à ta maman, tu vas bien manger ta soupe. - Non !

« Tu ne touches pas à cela ». (... et aussitôt l'enfant y touche)

« Fais un gros baiser à oncle Patrick. - Non !

Les deux phases de contre-dépendance

Cette contre-dépendance signifie que je ne peux pas être tout le temps dépendant de mon père et de ma mère, et à travers ma mère de mon père. Si l'amour grandit dans la phase de dépendance et de contre-dépendance, je grandis spirituellement ; l'âge est venu où je commence à me voir dans le miroir. Avant cette maturité d'amour dans la phase de dépendance, je n'arrive pas à m'aimer moi-même, à me voir moi-même, puisque en phase de dépendance ou en phase d'amour symbiotique je ne pouvais guère me regarder qu'à travers l'amour des parents. Tandis que là, c'est à travers l'amour des parents que je peux me voir moi-même, comme un reflet de moi-même où je peux me voir. Je me souviens que quand j'avais un an et demi, un peu avant deux ans, mes parents s'amusaient beaucoup à me mettre devant un miroir et je disais toujours : « oh, Bruno ! » (parce que j'ai un jumeau : je ne me voyais pas moi-même).

Or il faut que je puisse me voir avec beaucoup d'amour. Si je n'ai pas été aimé par mon père, par ma mère, si je n'étais pas engendré, enveloppé, irrigué par l'amour mutuel des deux lorsqu'ils me faisaient manger, boire, dormir... je vais bien me reconnaître dans un miroir, mais pas avec admiration, l'amour ne va pas grandir, il y aura des blessures de non-amour dans ma découverte de moi-même.

La phase de contre-dépendance est très belle. L'enfant dit non. Le piège est de lui demander de dire non, alors l'enfant ne sait plus quoi faire : « Si je dis non, je dis ce qu'il m'a dit de dire, et si je dis oui, je dis justement ce que je ne veux pas dire. » Mais si vous voulez le piéger, piégez-le avec beaucoup d'amour, et pas trop vite, sinon vous le désarçonnez. Et si vous le désarçonnez pendant cette phase de contre-dépendance, attention à l'adolescence ! Si vous ne vivez pas avec cet enfant cette phase de contre-dépendance avec beaucoup d'amour, beaucoup de découverte, beaucoup d'admiration, il faudra beaucoup plus d'amour entre vous, les parents, pour arriver à aider, à protéger, à relever le cœur de votre adolescent lorsqu'il part dans un phénomène névrotique, quelquefois psychotique, terrible.

Quand le bébé commence pour la première fois à dire : « Papa », ou « *Shm'a* » (le premier mot qu'un fils d'Israël doit prononcer), vous êtes dans l'admiration : « ça y est, mon tout petit a prononcé *Shm'a* : écoute Israël, *Shm'em* : me voici. » Il passe de la conscience mystique à la conscience religieuse. Comme il a une conscience religieuse, la signification sponsale de sa solitude commence, et en même temps, du coup, il n'est plus en symbiose, il est différent, il est déjà en relation avec sa future moitié sponsale, avec la signification sponsale de son unité avec Dieu, avec Jésus. Il va donc dire non à la symbiose.

Quand le bébé marche pour la première fois, tu es admiratif : « Oh tu as marché, bravo ! », et quand il commence à marcher dans la prise de conscience de sa solitude, il faut lui dire bravo aussi. Peut-être as-tu été blessé dans ton enfance ? Ta moitié sponsale ne supporte pas les réactions

d'adolescent que tu as quelquefois (celui qui n'a pas résolu son problème d'adolescence est capricieux) :

« Il faudrait quand même que nous puissions nous retrouver dans l'unité sponsale.

- J'ai pas envie.

Ça n'a rien à voir avec l'envie : c'est nécessaire, c'est une vocation, ce qui est tout à fait différent. C'est comme si j'arrivais le dimanche devant les paroissiens et que je leur disais :

« J'ai pas envie de dire la messe.

- Mon Père, est-ce que vous voulez bien me confesser ?

- J'ai pas envie.

Remarquez, je demande parfois aux paroissiens :

« Mais pourquoi ne vous confessez-vous pas ?

- J'ai pas envie.

Réaction d'adolescent ! Souvent les parents blessés dans leur adolescence n'ont pas reçu cet amour qui permet de voir que quelqu'un existe, qu'il grandit. Il se sépare, mais il veut montrer qu'il existe, qu'il est grand, qu'il n'est plus bébé. Alors les parents ne vont plus colérer : « Méchant, vilain bébé qui dit non ! », mais sourire : « Tu as dit non, c'est bien, ça y est ! Tu fais ta phase de contre-dépendance ! Tu grandis ! Continue comme ça ! Allez, maintenant tu vas manger le yaourt. - Non ! On va laisser vivre cette phase de contre-dépendance, on va laisser dire « je », ce n'est plus bébé, c'est « je », « tu », « lui » : il montre qu'il est devenu un enfant, il est lié à Dieu, il peut prier consciemment, librement. Il est passé de la conscience mystique à la conscience religieuse, quelque chose de très fort se passe à ce moment-là. Les parents doivent prouver qu'ils admirent cet événement, et vont le lui faire comprendre.

Si cette phase est vécue avec beaucoup d'amour, d'admiration, de satisfaction de la part des parents, les parents ne vont pas le laisser faire trop son caprice, et après lui avoir montré qu'ils sont très contents parce que c'est « je », ils le piègent un peu : « Maintenant que ce n'est plus bébé, maintenant que c'est toi, dis non ». A un moment-donné, il faut lui faire sentir la limite de la contre-dépendance, et il va apparaître dans son autonomie de présence de Dieu cette volonté de Dieu dans la sienne, il va y avoir la découverte de la loi, la découverte de la limite à ne pas franchir. Ses parents vont le laisser faire un maximum de choses, lui montrant que sa contre-dépendance est libre, mais ils restent dans un regard d'amour vis-à-vis de lui et ils le protègent pour qu'il ne se tue pas (c'est le rôle du père). Ils le laissent aller vers différents dangers en lui donnant des limites à ne pas franchir, et ils ne restent pas dans la phase symbiotique en le faisant vite rentrer dans le sein maternel pour qu'il soit en sécurité. L'enfant va donc avoir le sens de la loi, le sens de la règle, le sens des limites à ne pas franchir, grâce à quoi, si cette phase est bien vécue, il ne fera plus désormais ses caprices avec son corps, avec sa sexualité, ni avec son irascible, même dans l'adolescence.

Les destructions perverses de la signification sponsale du corps

Si je vis très mal cette phase de contre-dépendance avec mes parents, même si j'ai soixante ans (ça date de cinquante-huit ans), c'est loin tout ça ! mais... je le retrouve dans l'unité sponsale. J'ai vécu un non-amour, mes parents ne m'ont pas reconnu, ils n'ont pas voulu que je sois moi-même, et du coup, deux types de réactions possibles : je me suis écrasé et je suis resté dans une relation de similitude (c'est la base de l'homosexualité) ou j'ai écrasé les autres sous mes caprices (c'est la base de la réduction à l'objet comme du comportement 'pervers-narcissique').

Derrière cela, il y a un manque d'amour, un manque de sécurité des parents eux-mêmes qui ont pris l'habitude de faire uniquement ce dont ils ont envie quand ils en ont envie. Alors ils ne font pas un homme ou une femme, un jeune homme ou une jeune fille, mais ils font des homosexuels, ou pire. Il y a beaucoup de divorces : 80% des divorces sont demandés par la femme ; dans trois cas sur quatre, l'enfant est pourtant confié à la mère, et dans deux cas sur trois, il ne voit pratiquement plus son père. C'est lié à ce fait : « J'ai envie » ou « je n'ai pas envie ». Il faut quand même faire attention ! Il faut beaucoup d'amour. Un père, une mère donnent leur vie.

Tout n'est pas caprice

Dans la phase symbiotique, l'enfant a des besoins, et il ne faut pas dire que ce sont des caprices : il n'y a pas de caprices dans la phase symbiotique. L'enfant a besoin de lait, il a besoin de la voix de sa mère la nuit, il a besoin d'une présence, c'est un besoin d'amour qui s'exprime à travers un besoin de se nourrir, un besoin de lait, un besoin d'entendre. Cependant, si le besoin est trop fort, le père joue un rôle très important, surtout au bout d'environ neuf mois, quand arrive la phase dépressive : « Il ne faut pas réveiller maman, elle est fatiguée, alors je te donne le biberon maintenant » (et une petite tape sur les fesses), et d'un seul coup l'enfant dort sans plus réveiller personne. Le père joue un rôle d'amour séparant pour un attachement plus grand. L'enfant se sent alors un peu abandonné, d'où la phase dépressive.

Le rôle de complémentarité de l'époux et de l'épouse est très fort.

S'ils s'aiment mutuellement, ils n'ont pas besoin de connaître tout cela. S'il y a pleine masculinité et pleine féminité dans l'unité sponsale lorsqu'ils s'aiment dans la pleine communion des personnes en Dieu, dans la nudité mystique, où la plénitude de la présence de Dieu est invitée à se déployer au cœur du sacrement dans la mission invisible des Personnes divines, dans leur unité de corps, d'âme et d'esprit, croyez bien que la mise en place de la signification sponsale du corps se fait instinctivement dans l'enfant quand il a deux ans ou quand il en a quatre. A quatre ans, tout est pratiquement joué au niveau du conditionnement.

Notes sur les phases d'identification :

Après la phase de contre-dépendance, il va y avoir une période au cours de laquelle l'enfant va prendre de plus en plus conscience de la prière, de son autonomie. Le silence de l'enfant pendant cette phase peut signifier que ses parents n'expriment pas assez leur amour mutuel en la présence de l'enfant.

A sept ans, l'enfant découvre sa vocation. Il fait la première expérience consciente que Dieu l'aime. Il sent qu'il peut aider ses parents. Cette ***phase d'interdépendance*** dure jusqu'à onze ans.

Pendant la ***phase d'identification***, l'enfant se découvre et s'aime comme petit garçon ou petite fille. Il s'identifie par l'avoir du père ou de la mère. La petite fille prend par exemple les pantoufles de son papa, et le petit garçon le soutien gorge de sa maman¹. L'enfant s'identifie dans l'unité sponsale seulement si chacun de ses parents magnifie l'autre : la maman admire son mari et elle le dit à l'enfant : « Papa ne te parle pas beaucoup mais il fait beaucoup et il t'aime beaucoup » (un midrash rabbinique dit d'ailleurs au sujet de la parole qu'une part a été donnée à l'homme et sept à la femme).

Il faut que la mère laisse la place à l'amour séparant, laisse le père séparer l'enfant d'elle pour que l'enfant trouve l'amour de Dieu.

Il faut laisser le maximum de place à l'autre face à l'enfant, sinon il aura un problème d'identité. Une quantité considérable de personnes ont aujourd'hui un problème d'identité et sont homophiles. Ils se marient sans unité sponsale. Il faut réparer ces problèmes d'identité et ces blessures dans le mariage, à condition d'aller toujours au-delà de ses caprices dans la présence de Dieu pour retrouver l'odeur de l'amour à travers son corps par les sens externes (symbiose).

Si la contre-dépendance a été mal vécue à trois ans, ce sera terrible à treize ans. L'amour des parents dans l'unité sponsale doit être très fort, sinon l'adolescent vivra un écrasement de soi (une démission) ou bien un écrasement des autres. Dans l'amour, nous ne vivons pas nos caprices mais nos désirs profonds : désirs d'être guéris et que l'amour sponsal puisse prendre toute la place.

Je passe glorieusement l'épreuve de l'enfance par la foi (à travers l'enfant indépendant en Dieu je trouve la foi) : l'âge de l'obéissance a sept ans ; l'épreuve de l'adolescence avec la période de contre-dépendance par l'espérance (à travers l'adolescent qui aide ses parents je trouve l'espérance).

¹ Je connais un petit garçon qui a demandé à sa cousine de lui montrer ses tétés. Sa tante lui a dit d'aller demander cela à sa mère, ce qu'il a fait, et il a reçu une bonne gifle. Plutôt que de gifler l'enfant, il vaut mieux lui dire de demander la permission à son père, ou lui dire que le sein de sa mère l'a allaité mais qu'il n'est plus pour lui.

Reprises et suppléances sponsales du sacrement

Le sacrement de mariage à son tour guérit grâce à cette effusion d'amour de Jésus, de l'Immaculée, dans le peu d'amour pour ma moitié sponsale, pour retrouver l'expérience de l'espérance déçue, en choisissant d'avoir toujours confiance. Je retrouve l'espérance en m'écoulant dans l'amour de Dieu dans l'unité des deux : je ne fais plus mes caprices, et je ne me laisse plus écraser par les caprices des autres. De là je vis tout en Dieu pour réparer les blessures des périodes symbiotiques et suivantes. Je retrouve le désir non rempli de non-amour, je me rapproche de l'origine béatifiante.

Les trahisons, les difficultés, les infidélités (que j'appelle fixations affectives) sont des carburants. Ces fixations sur autre chose que l'amour des deux en un sont nécessaires, sinon l'amour ne rajeunit pas. Quand l'amour rajeunit, nous retrouvons physiquement le dépassement du temps et de l'espace : de l'extériorité et de l'intériorité (espace), du temps et de l'éternité (temps). Nous faisons alliance dans l'unité sponsale, alors apparaît la possibilité de la transfiguration.

Au sein de la Sainte Famille, les séparations ont été fréquentes, permettant des circulations d'amour de plus en plus sensibles dans le Père, le Fils et le Saint Esprit, et la transfiguration de la nativité a été alors possible. Dans le mariage, il faut découvrir Marie qui a mis au monde l'enfant nouveau que je suis, l'enfant nouveau qu'est ma moitié sponsale et l'enfant nouveau que nous sommes ensemble. Joseph est resté silencieux, caché à l'intérieur de Marie. Dans la transactuation surnaturelle sponsale du sacrement, il y a la Présence réelle au cœur de notre présence réelle mutuelle, de notre unité physique, sponsale et surnaturelle. Elle trouve son nid dans notre unité de chair et d'esprit. Alors l'obstacle devient un bras de levier pour entrer dans l'unité sponsale.

Energies, sponsalité, et déchirures métapsychiques

Entre l'homme et la femme, un problème risque de surgir : s'il y a régression métapsychique, si l'un ou l'autre fuit son corps, l'unité de l'esprit et du corps n'est plus là et l'amour sera destructible. Dans un corps régressé psychiquement, l'esprit ne peut produire son œuvre d'amour séparant. Quand je fais des harmonisations, de l'auto-hypnose et autres pratiques métapsychiques, l'espace rendu libre dans mon intériorité est un espace d'amour de similitude : ces espaces écartent les horizons de l'unité sponsale. Il faudra alors la retrouver à force d'adoration, par la prise de conscience de la Présence réelle dans le sacrement, par l'amour de Dieu, par l'espérance, par la foi, ... récupérant les espaces perdus par le métapsychisme.

L'unité sponsale exige la communion des personnes. Un amour fluide ou para-normal est un amour de similitude, dangereusement ouvert à la présence des puissances intermédiaires. Il faut reprendre conscience, célébrer la messe sponsale, profiter de la présence du Christ et de l'Immaculée qui se trouve dans le sacrement de mariage pour faire un exorcisme et une prière de délivrance. Et demander pardon quand il y a dislocation du corps, de l'âme et de l'esprit.

La guérison totale est inscrite dans le sacrement de mariage qui reprend l'homme et la femme jusqu'à l'origine. Ce sacrement contient une puissance d'exorcisme, une puissance de délivrance, une puissance de guérison des blessures, une puissance de transformation des obstacles en carburant. Le sacrement de mariage rentre dans l'unité sponsale, comme dans l'amour personnel de chacun des deux.

Effets progressifs du sacrement en sponsalité

En cas d'immaturité, si ces phases n'ont pas été vécues en plénitude, le sacrement de mariage ne donnera pas d'abord son fruit propre, mais un fruit préalable de guérison, de transformation, de réparation, de rédemption, de délivrance, pour ressusciter féminin et masculin dans des corps de chair. Alors nous redevons ontologiquement XX ou XY.

Nous retraversons ensemble nos périodes de toute-petite-enfance par l'union mystique à Dieu, la période de l'enfant par la foi, la période de l'adolescence par l'espérance et la période adulte par la charité.

L'homme est lumière et protection, et la femme est le désert, le désir de l'homme. Elle suscite le silence en l'homme quand elle l'éclaire. Lorsqu'elle pénètre biologiquement à travers l'unité sponsale, elle réveille et fait découvrir à l'homme qu'il a aussi un X : l'homme a alors plus de tendresse, de douceur, d'adaptation dans sa réponse silencieuse. Mais si nous n'attendons de l'autre que des réponses de similitude, c'est qu'un problème d'homosexualité demande à se dissoudre. L'amour est sponsal. Nous faisons l'expérience du non-amour, de la croix, et nous remplissons le vase du non-amour d'amour nuptial. Il faut dépasser et utiliser le non-amour. Ce non-amour n'existe pas mais il faut être deux à en prendre conscience.

Je conseille à un chrétien de se marier avec une chrétienne (et réciproquement !), sinon le chrétien doit chercher la grâce pour les deux comme pour l'unité des deux tout seul ; mais tout le monde peut comprendre qu'il est bien mieux venu de s'extasier à partir de deux spirations actives !

Une femme qui reste dans son imaginaire croit être femme, mais elle n'est rien du tout. Il nous faut retrouver la réalité de notre corps féminin, ou masculin. Quand nous sommes dans le faux, nous sommes écorchés vifs. Mais dès que l'unité se réalise unie dans la chair et le spirituel, nous rentrons dans le ravissement, dans l'extase.

Le mariage produit un fruit, des réalités sensibles, spirituelles et surnaturelles à la disposition de tous les chrétiens : une huile s'écoule, que nous pouvons recueillir même si nous ne sommes pas mariés.

Ce que nous pourrions recueillir dans nos dernières méditations ... sponsales.